

DES CAHIERS D'ENFANTS AUX SOUVENIRS DE VIEILLESSE

Récits autobiographiques d'anciens enfants espagnols réfugiés, 1940-2006

ALICIA POZO-GUTIÉRREZ

Université de Southampton,
Grande-Bretagne

CÉLIA KEREN

École des Hautes Études en Sciences Sociales
(EHESS), Paris – École des Hautes Études
Hispaniques et Ibériques (EHEHI), Casa de
Velázquez, Madrid

Cet article se propose d'étudier les récits autobiographiques produits à plus de 60 ans d'écart par un même groupe de personnes : une première fois en 1940, alors qu'ils étaient enfants, et une deuxième fois dans les années 2000, passé l'âge de la retraite. Il a été rendu possible grâce à une rencontre fortuite, lors d'une journée d'études à Cardiff en septembre 2009, portant sur les modalités d'écriture de l'histoire des réfugiés. Célia Keren y avait présenté quinze cahiers manuscrits autobiographiques, écrits fin 1940 par des enfants réfugiés en France suite à la guerre d'Espagne et hébergés à La Rouvière, près de Marseille. À cette journée d'études participait également Alicia Pozo-Gutiérrez, qui s'intéressait à un petit groupe d'Espagnols qui, à l'été 1942 et alors qu'ils étaient enfants, avaient été évacués vers les États-Unis depuis la France, et qui venaient de publier, en 2006, les récits de leurs vies dans l'ouvrage collectif *We Came Alone. Los niños de la guerra. Stories of the children who fled the ravages of two wars and came to America in search of new lives* (ci-après *We came alone*). Nous nous sommes alors rendues compte que trois fratries – les Llerandi Segura, les Izquierdo Torres et les Ríos Guerrero – appartenaient aux deux groupes de personnes que nous étudions, chacune de notre côté : réfugiés d'Espagne en 1939, ils avaient été hébergés de 1940 à 1942 dans la colonie d'enfants de La Rouvière, puis évacués grâce aux Quakers américains vers les États-Unis. Cette découverte ouvrait la voie à une collaboration stimulante. En mettant en commun nos deux sources, nous disposions d'une situation expérimentale exceptionnelle pour travailler sur les effets du contexte, du passage du temps et de l'âge du rédacteur sur la production des récits autobiographiques. Cette rencontre initiait aussi un dialogue entre deux cultures disciplinaires : la culture en sciences sociales d'une

doctorante française de l'EHESS et celle d'une maîtresse de conférence formée aux *language and cultural studies* anglo-saxonnes et spécialiste d'histoire orale.

Le présent article est le premier jalon de ce travail en commun. Dans la lignée tant de la sociologie de la mémoire que des études narratologiques sur l'écriture de soi, nous ne nous intéresserons pas tant à vérifier les données factuelles des parcours de vie, dans une démarche qui rechercherait l'exactitude du témoignage, qu'aux constructions narratives et aux reconstructions mémorielles que ces personnes opèrent, à deux moments différents, avec les données « objectives » de leur passé. Pour le dire avec les mots de Jerome Bruner, « lorsque quelqu'un raconte sa vie, il s'agit toujours d'une réalisation cognitive plus que d'un récit clair comme de l'eau de roche de ce qui s'est irréfutablement passé¹. » En partant de la discipline historique, Robert Franck propose une réflexion assez concordante :

L'histoire et la mémoire s'emparent du passé, l'une pour l'analyser, le décortiquer, le démythifier, le rendre intelligible au présent, l'autre au contraire pour [...] lui donner une cohérence mythique par rapport à ce même présent, afin d'aider l'individu ou le groupe à vivre ou à survivre. [...] La fonction de la mémoire est la construction ou la reconstruction d'une identité².

Partant de ces réflexions, nous nous demanderons comment, à deux moments de leur vie, les personnes que nous étudions construisent leur identité à travers le travail de la mémoire et de l'écriture. En cela, nous adoptons un cadre interprétatif qui situe les modèles d'auto-identification des sujets au sein du langage écrit et des discours. Nous postulons que les textes autobiographiques donnent à s'exprimer des identités, résultant de la relation entre le soi et l'acte narratif³. Notre deuxième interrogation portera sur le rapport entre les souvenirs individuels et la mémoire collective. En effet, l'histoire des « *niños de la guerra*⁴ » et de la Guerre d'Espagne subit depuis le milieu des années 1990 un important processus de « récupération ». Selon Halbwachs, les mémoires individuelles sont déterminées par les cadres sociaux de la mémoire collective : ici, on pourrait faire l'hypothèse que ces cadres correspondraient au métarécit de la Récupération de la mémoire historique. Y a-t-il, dans le groupe étudié, une mémoire commune de l'exil en France puis aux États-Unis, qui fasse le lien entre mémoires individuelles et métarécit collectif⁵ ?

(1) Jerome Bruner, « Life as Narrative », *Social Research*, vol. 54, n° 1, 1987, p. 12-14. (Nous traduisons de l'anglais).

(2) Robert Franck, « La mémoire et l'histoire », *Les Cahiers de l'IHTP*, n° 21 (numéro spécial : « La bouche de la Vérité ? La recherche historique et les sources orales »), novembre 1992.

(3) L'acte même de raconter sa vie est constitutif d'une identité selon Anna De Fina, *Identity in Narrative, A Study of Immigrant Discourse*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamin, 2003.

(4) Sur l'émergence et l'usage de la catégorie « *Niños de la guerra* », cf. Marie José Devillard, Álvaro José Pazos, Susana Castillo et Nuria Medina, *Los niños españoles en la URSS (1937-1997): Narración y memoria*, Barcelona, Ariel, 2001, p. 37-75.

(5) Sur la distinction entre mémoires individuelle, commune et collective, cf. Marie-Claire Lavabre, *Le fil rouge : Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1994.

Nous appliquerons ces interrogations aux cas de cinq individus pour lesquels nous possédons deux récits autobiographiques, l'un écrit en 1940 et l'autre en 2006 : Felipe, Julián et Sara Llerandi, et Encarnación et Josefa Ríos Guerrero.

SOURCES ET CONTEXTES DE PRODUCTION



Couverture de la biographie d'Encarnación Ríos Guerrero.
© Archives de l'AFSC Philadelphie, Albums/Thank You Letters Pre-WWII, Carton 1

Les cahiers d'enfants de la Rouvière, 1940

Les cinq textes sélectionnés font partie d'un ensemble de quinze cahiers manuscrits conservés à Philadelphie aux archives de l'American Friends Service Committee (AFSC), l'office humanitaire des Quakers américains⁶. Ils sont non datés, mais des recoupements laissent supposer qu'ils ont été écrits à la fin de l'année 1940. Toutes les biographies (sauf une) sont rédigées sur des petits cahiers d'écolier, et leur format général (couverture, titres et sous-titres, illustrations, organisation du récit) est identique d'un exemplaire à l'autre.

Ces similitudes signalent qu'elles ont été rédigées ensemble, dans un contexte qui renvoie tant aux outils pédagogiques mis en œuvre à la colonie qu'aux techniques de communication humanitaire

des Quakers, comme le confirme la responsable des colonies marseillaises de l'AFSC dans une lettre à sa coordinatrice :

PUBLICITÉ :[...]

Je vais déposer dans chaque Maison [...] des cahiers individuels que chaque enfant consacrera à son ou ses parrains ; Bibliographie [sic] et journal de vie par l'enfant lui-même. [...] Lorsque vous serez à Marseille, nous pourrons rechercher ensemble d'autres moyens de publicité⁷.

Ces autobiographies enfantines sont donc le siège de tensions entre les objectifs des adultes et la liberté d'écriture des enfants. Le rapport entre l'énonciation autobiographique individuelle et le contexte collectif de l'écriture est également

Sur la Récupération de la mémoire historique, voir Mercedes Yusta, « Témoins, historiens et mouvement pour la "recuperación de la memoria histórica" : une nouvelle mise en récit de la guerre d'Espagne », in Danielle Corrado, Viviane Alary, (éds.), *La guerre d'Espagne en héritage : Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 1997, p. 57-68.

[6] Ces cahiers se trouvent aux Archives de l'AFSC (Philadelphie), Albums/Thank You Letters Pre-WWII, Carton 1. Ci-après, nous nous y référerons simplement en indiquant Biographie de ..., AFSC, 1940.

[7] Lettre de Henriette Julien à Margaret Frawley, le 26 juillet 1940, f. 19-21. AFSC Archives. Records relating to Humanitarian Work in France, 1933-1950, Box 52, folder 14.

complexe⁸. Ces deux points interrogent l'intentionnalité et l'authenticité du projet autobiographique de même que l'unicité du « je » qu'il postule - d'où le choix ici de l'expression plus lâche de « récit autobiographique », de préférence à celle d'« autobiographie » au sens strict⁹.

***We came alone* (2006)**

Notre deuxième source est le fruit de l'initiative de Corsino Fernández, lui-même réfugié en France dans son enfance et envoyé aux États-Unis par l'AFSC en 1942. En 2004, il a commencé des recherches sur ce qu'il était advenu de ses anciens camarades. À travers le forum Internet « Asturian American Migration Forum », il en a retrouvé 27 et a lancé le projet *We came alone*¹⁰.



Comme les cahiers de 1940, cet ouvrage est traversé par les tensions entre l'individuel et le collectif. Quoiqu'il s'agisse d'une compilation de récits autobiographiques, le paratexte (dédicace, préface et documents historiques) inscrit fermement les 27 histoires dans un récit collectif structuré par la rupture qu'ont causée la guerre et l'exil. Le propre itinéraire de son initiateur éclaire ces rapports complexes entre identité individuelle et histoire collective. Corsino Fernández, devenu Cole Kivlin, vivait au Texas sans avoir jamais parlé à personne de son passé¹¹. Sa quête identitaire a commencé lors de son départ à la retraite, en 1996, par un voyage dans les Asturies à la

Couverture de *We came alone* (reproduite avec l'autorisation de l'éditeur Julián Llerandi).

[8] Sur ces cahiers, voir Célia Keren, « Autobiographies of Spanish Refugee Children at the Quaker Home in La Rouvière (France, 1940) : Humanitarian Communication and Children's Writings », *Les Cahiers de FRAMESPA*, n° 5, 2010, disponible à l'adresse Internet : framespa.revues.org/268.

[9] Selon Philippe Lejeune, l'authenticité dans le pacte autobiographique renvoie à la recherche sincère par l'autobiographe de l'être-pour-soi du passé. Ainsi, dans les *Confessions*, le pacte est tenu parce que nous croyons au « double effort de Rousseau vers 1764 pour peindre : 1) sa relation au passé; 2) ce passé tel qu'il était, avec l'intention de ne rien y changer ». Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 39-40.

[10] Asturian American Migration Forum, publications de Corsino Fernández/Cole Kivlin, octobre 2004-novembre 2006 : <http://www.asturianus.org/forum/viewtopic.php?t=736>, <http://www.asturianus.org/forum/viewtopic.php?t=449>, <http://www.asturianus.org/forum/viewtopic.php?t=1583>, <http://www.asturianus.org/forum/viewtopic.php?t=840>, <http://www.asturianus.org/forum/viewtopic.php?t=778> (date de consultation : 04/06/2011). En 2008, la Fondation des Espagnols dans le Monde - Ramón Rubial, en collaboration avec la présidence du Gouvernement espagnol, a publié une version synthétisée et traduite à l'espagnol de l'ouvrage de 2006, sous le titre *We Came Alone. Solos en América: Los niños de la Guerra en EE.UU.*

[11] Selon le récit de vie de Corsino Fernández recueilli par Alicia Pozo-Gutiérrez le 3 juillet 2008 à Carrio, dans les Asturies, déposé à Special Collections, Hartley Library, University of Southampton.

recherche de sa famille. La recherche de ses compagnons d'exil et l'insertion de son histoire personnelle dans celle d'un collectif en a constitué la deuxième étape¹².

Ces deux séries de textes sont des récits rétrospectifs. Ils sont donc à la fois des *constructions* narratives et des *reconstructions* mémorielles du passé¹³. Quatre critères principaux différencient cependant les contextes de production de 1940 et 2006. La distance au passé raconté varie, de proche en 1940, à lointaine en 2006. Le moment de la vie diffère également : il s'agit dans un cas de l'enfance, dans l'autre, de la vieillesse, temps de bilan qui favorise la réflexion sur une vie « totalisée¹⁴ », lissée par le travail de la mémoire. La vieillesse est aussi caractérisée par une conscience accrue de la « racontabilité » d'une vie, notamment si elle semble avoir été la scène d'événements extraordinaires, ce qui provoque le désir d'en transmettre les leçons aux générations futures¹⁵. Troisième point, le contexte social d'écriture est, en 1940, la vie collective en colonie et, en 2006, la Récupération de la mémoire historique. Attachés à ces contextes évolutifs se dessinent différents lectorats (l'AFSC, les donateurs américains, la société espagnole, etc.), qui accordent une valeur et ont un usage variable des expériences racontées dans les textes. Enfin, le « présent du passé¹⁶ » a entièrement changé entre 1940 et 2006. En effet, si une histoire est toujours remémorée à partir de la situation présente des individus, à partir de quel présent se remémore-t-on le passé, en 1940 et en 2006 ? À 66 ans d'écart, comment ce passé est-il resignifié ?

LLANES DANS LES RÉCITS DE FELIPE, JULIÁN ET SARA LLERANDI SEGURA, OU LE MYTHE DES ORIGINES

En 1940, Felipe a quatorze ans, Julián en a douze et Sara dix. Ils ont quitté leur ville natale de Llanes, dans les Asturies, en 1933 ou 1934 pour s'installer à Barcelone ; ils avaient alors respectivement sept, cinq et quatre ans. Aucun ne consacre plus de quelques lignes introductives à leur ville natale : ils signalent simplement qu'ils y sont nés et en font le point de départ de l'histoire. Quoique Julián soit celui qui y dédie le moins de phrases, il est le seul à exprimer un sentiment d'appartenance à Llanes, et fait d'emblée apercevoir au lecteur une

[12] Une quête identitaire en cours, et sans doute sans fin, que Corsino Fernández/Cole Kivlin approfondit dans le film documentaire de Luis Argeo, *Corsino by Cole Kivlin*, 2010.

[13] Elizabeth Jelin, *Los trabajos de la memoria*, Madrid, Siglo XXI, 2002, p. 18.

[14] Daniel Bertaux, *Les récits de vie*, Paris, Nathan, coll. « 128 », 1997.

[15] Nous faisons référence, par la notion de « racontabilité », à l'objet ou intérêt de l'acte de raconter, évalué par la question « Et alors ? » de Labov, question à laquelle toute histoire digne d'être racontée devrait pouvoir répondre. Voir Raphaël Baroni, « Tellability », in *The living Handbook of Narratology*, Hühn Peter et alii, (éds.), Hambourg, Hamburg University Press, 2011, accessible à l'adresse Internet : <http://hup.sub.uni-hamburg.de/lnh/index.php/Tellability>.

[16] Marie-Claire Lavabre, *Le fil rouge : Sociologie de la mémoire communiste*, op. cit.

identité d'exilé : « À 5 ans j'ai quitté ma terre pour la Catalogne¹⁷. » Pour le reste, la référence à Llanes reste extrêmement rapide, de quelques lignes tout au plus. En revanche, en 2006 le récit des quatre, cinq ou sept premières années de vies longues et riches en rebondissements occupe entre un quart et un tiers de l'espace textuel. Llanes est aussi le lieu d'élaborations romanesques explicites, dans le cas de Felipe qui a publié en 2007 un roman intitulé *Llanes*¹⁸, et dans le cas de Sara qui reprend un brouillon de roman autobiographique rédigé en 1991.

La brièveté de la référence à Llanes dans les textes de 1940 ne doit pas étonner : aucun des quinze enfants auteurs ne s'attarde sur sa vie avant la guerre. Le contexte social de l'écriture l'explique sans doute en partie. Les Quakers portent un grand intérêt à l'expression personnelle, y compris des enfants. Mais ce qui suscite l'intérêt des Quakers, c'est la guerre qu'ils ont vécue - et non leurs « vies normales » d'avant. On peut vraisemblablement imaginer que le personnel de la Rouvière a encouragé les jeunes auteurs à développer, dans leurs cahiers autobiographiques, les passages relatifs à la guerre d'Espagne, laissant tout ce qui a précédé dans une ombre relative. Ceci est sans doute accentué par le contexte social de la vie en commun dans la colonie. En effet, ce qui rapproche les enfants qui vivent à La Rouvière, c'est précisément qu'ils ont vécu la guerre et l'exode. Ces expériences sont donc particulièrement présentes pour eux à ce moment-là, et cristallisent une identité de réfugié. Le concept de « présent du passé » nous apparaît donc tout à fait opératoire pour rendre compte de l'état de la mémoire tel qu'il apparaît dans les cahiers de 1940. À cette date, le regard rétrospectif des jeunes auteurs est orienté vers l'explication du présent, et cherche à répondre à la question : « comment en suis-je arrivé là, réfugié en France à La Rouvière ? » Dans ce récit-là, l'avant-guerre n'a aucun pouvoir explicatif, aucun intérêt, aucun « sens ».

En 2006, à nouveau, les récits des Llerandi ne font pas exception : la majorité des auteurs de *We came alone* consacrent de longues pages à leur enfance (mais pas tous : ce n'est pas le cas des deux sœurs Ríos Guerrero - nous y reviendrons). Certes, l'hypermnésie de l'enfance peut expliquer la profusion et la netteté des souvenirs en 2006, mais elle est chez les Llerandi renforcée par la mise en scène de la nostalgie, où Llanes devient le moment enchanté de l'enfance : « Je crois que Llanes a été le dernier lieu où toute notre famille a vécu heureuse¹⁹ », écrit Felipe, à deux reprises. Dans son récit, Llanes représente un lieu hors du temps où la guerre n'a jamais eu lieu :

Pour une raison ou pour une autre que je ne comprends pas encore, je n'ai jamais parlé de la guerre pendant mes visites ou retours à Llanes. Nos vies là-bas, la mienne et celle

(17) Biographie de Julián Llerandi, AFSC, 1940 [Nous traduisons de l'espagnol].

(18) Felipe Llerandi, *Llanes*, Oviedo, Laria, 2007.

(19) « Felipe Llerandi », *We came alone*, op. cit., p. 25. [Nous traduisons de l'espagnol].

de mes frères, ont toujours été très heureuses. Nous étions étrangers aux problèmes que connaissaient nos parents et encore bien plus étrangers à ceux que nous tous, nous allions devoir connaître²⁰.

Le texte de son frère Julián est encore plus explicite à cet égard, puisqu'il qualifie le village d'origine de son père, donc le berceau familial, de « petit Éden ». Le récit de sa vie commence ensuite par une chute dans un escalier qui ne manque pas de rappeler, sur le mode comique, la chute du paradis, déclencheur du temps historique²¹. L'Histoire et son histoire, commencent par un accident malencontreux qui met en marche le temps. Dès lors, Llanes représente ce qui aurait pu être, mais n'a pas été, une vie manquée. De manière significative, Felipe commence l'histoire de sa vie par l'attentat manqué de Violet Gibson contre Mussolini, le jour de sa naissance le 7 avril 1926, et demande : « En quoi le monde aurait-il changé, y compris mon propre monde, si cette femme avait été meilleure tireuse²² ? »

La remémoration de Llanes se fait non seulement sur le mode de la nostalgie, mais du regret. Julián, décrivant un festival itinérant qui s'y déroulait chaque année, écrit : « je rêvais du jour où je serais assez grand pour me joindre à [mon grand frère Reinaldo] et faire la noce. Mais il ne devait pas en être ainsi²³. » Cette idée est d'ailleurs théorisée dans un passage profondément réflexif, où il saisit avec une grande clarté ce qu'Edward Saïd appelle l'« inguérissable faille creusée de force entre un être humain et sa terre natale, entre le soi et son chez-soi véritable²⁴ » :

Je crois que la perte la plus profonde, quand on se voit obligé de quitter sa terre natale à un âge précoce, c'est celle de l'illusion dans laquelle on naît, et grandit. C'est comme une promesse trahie. Le lieu reste, là où il a toujours été, mais la romance qui accompagne la découverte de ce qu'est la vie, l'euphorie que l'on ressent à anticiper un avenir sans malice, où tout n'est qu'œillets et paso doble - cette illusion disparaît pour ne plus jamais revenir²⁵.

La nostalgie du passé conduit les trois frères et sœurs Llerandi à une quête des origines qui s'exprime d'abord de manière narrative, à travers la recreation romancée de Llanes, ses paysages, ses habitants, ses fêtes et son folklore. Mais ce retour se manifeste aussi de manière bien réelle. Les photos publiées dans *We came alone* attestent des voyages de Julián et Felipe à Llanes en 1991 et 1993, et l'écriture

[20] *Ibid.* (Nous traduisons de l'espagnol).

[21] « Julián Llerandi », *We came alone, op. cit.*, p. 43-44. (Nous traduisons de l'anglais).

[22] « Felipe Llerandi », *We came alone, op. cit.*, p. 23. (Nous traduisons de l'espagnol).

[23] « Julián Llerandi », *We came alone, op. cit.*, p. 42. (Nous traduisons de l'anglais).

[24] Edward Saïd, *Reflections on exile and other essays*, Harvard, Harvard University Press, 2000, p. 137. (Nous traduisons de l'anglais).

[25] *Ibid.*, p. 43-44. (Nous traduisons de l'espagnol).



Photographie de Julián et Felipe dans le village de Llerandi, près de Llanes (reproduite avec l'autorisation de l'éditeur Julián Llerandi).

en 2005 est contemporaine d'un projet de voyage collectif - annulé en raison de l'état de santé de Sara. De toute façon, ce retour aux origines est, par définition, manqué.

Le récit de Julián tout particulièrement prend la forme d'une tentative inlassable – et impossible – de retour²⁶. À première vue, le récit progresse continûment, suivant les pérégrinations du personnage : Llanes, Barcelone, la Jonquière, puis les différents arrêts en France (Perpignan, Belley, le château de Grammont, la Rouvière), etc. Mais cet ordre linéaire masque une intention circulaire. En effet, à partir d'un certain point, les déplacements de Julián ne visent plus à aller de l'avant, mais à revenir en arrière : « me trasladé a Venezuela *para volver, o intentar volver, a reanudar contacto con la familia* » - qu'on pourrait traduire par : « j'ai déménagé au Venezuela pour revenir, ou essayer de revenir, et renouer contact avec la famille²⁷. » Le seul verbe de mouvement utilisé à partir de ce point du récit est « retourner » (« je suis retourné à Madison... je suis finalement retourné »)²⁸. Un apparent lapsus vient confirmer le désir du retour : au point central du texte, Julián écrit : « nos mandaron a Las Américas » (« ils nous envoyèrent à Las Américas ») en lieu et place de « ils nous envoyèrent en Amérique ». Or, « Las Américas », est le nom du magasin de vêtements tenu par les parents, à Llanes. Le texte rêve d'un retour sur les lieux et dans le temps de l'enfance. Or, le temps « réel » n'est pas circulaire, mais linéaire. La tentative de Julián est un échec, quand bien même il essaie de faire de San Diego, son point de chute final, un avatar mêlé de Llanes et Caracas, « où la proximité de la mer et des montagnes est réminiscence de mes origines dans les Asturies et où le climat est aussi doux qu'à Caracas²⁹.»

IDENTITÉS NARRATIVES ET CONTEXTES SOCIAUX DE L'ÉCRITURE

Dans le texte de Julián, l'écriture circulaire construit textuellement l'identité d'exilé. Mais nous avons aussi tenté de montrer que le thème de l'exil, le questionnement identitaire et le fantasme du retour étaient omniprésents chez

[26] Cette analyse se fonde notamment sur l'« Introduction », qui reproduit en résumé, au début du texte, tout le récit qui suit, p. 39-41.

[27] Ou par « j'ai déménagé au Venezuela pour renouer à nouveau le contact avec la famille » - Julián joue ici sur le double sens du verbe « volver » [« revenir » ou, dans la construction « volver a », « faire à nouveau »]. À cette date, la plupart des membres de la famille Llerandi se sont installés au Venezuela. *Ibid*, p. 40. Souligné par nos soins.

[28] *Ibid*, p. 40-41. [Nous traduisons de l'espagnol].

[29] *Ibid*, p. 61. [Nous traduisons de l'espagnol].

les trois Llerandi de 2006. Ces parentés sont d'autant plus frappantes qu'elles contrastent violemment avec les textes des deux sœurs Ríos Guerrero, qui euphémisent, voire occultent le parcours de réfugié et le questionnement identitaire qui lui est lié. La dernière partie de cet article se propose donc d'explorer le rapport entre construction identitaire, contexte social de l'écriture et cadres familiaux de mémorisation dans les textes de 1940 et, plus encore, dans les récits de 2006.

Enfants et réfugiés

On pourrait s'attendre à ce que les récits écrits en 1940 soient plus factuels, et moins réflexifs que ceux de 2006, en raison de la proximité des événements racontés et du peu de temps dont ont disposé les enfants pour y réfléchir. Il n'en est rien. Les extraits suivants attestent de l'acquisition explicite ou implicite d'une identité de réfugié :

« Et c'est comme ça qu'à deux heures de l'après-midi, je me suis retrouvé réfugié pour la première fois et sans savoir ce qu'il adviendrait de nous³⁰ » ; « Nous étions 400 réfugiés³¹ » ; « On ressemblait au juif errant³² ! » Les narrateurs enfants produisent une réflexion sur les conditions sans cesse changeantes de leur existence de réfugiés :

« Personne ne s'occupait des enfants et tout le monde faisait ce qu'il voulait. Il n'y avait pas classe non plus et du coup, moi qui avais déjà appris des choses à Barcelone j'ai tout oublié quand ils ont fermé le refuge³³. » Le fait d'avoir été privé d'une éducation formelle est un thème clé dans de nombreux récits³⁴, notamment chez Felipe Llerandi :

« C'est à Barcelone que je me suis instruit. Là-bas j'ai appris beaucoup de choses que j'ignorais avant » ; « Ici j'ai appris beaucoup de choses qui m'étaient inconnues avant » ; « À partir de ce moment, je ne pensais plus qu'à ce que serait la colonie et si je pourrais profiter de l'enseignement de mes professeurs³⁵. »

Chez les sœurs Ríos Guerrero émerge un discours de la résilience qui, même s'il a été transmis par un adulte, commence à façonner la manière dont elles conçoivent leur monde et le racontent : « Grâce au caractère enjoué que nous

[30] Biographie de Felipe Llerandi, AFSC, 1940. [Nous traduisons de l'espagnol].

[31] Biographie de Encarnación Ríos Guerrero, AFSC, 1940. [Nous traduisons de l'espagnol].

[32] *Ibid.*

[33] *Ibid.*

[34] Le désir de surmonter ce désavantage a souvent guidé leur vie future : Alicia Pozo-Gutierrez, Padmini Broomfield, « Education, inspiration and determination : life lessons of child exiles of the Spanish Civil War », *Words and Silences, The Journal of the International Oral History Association*, vol. 6, n° 1, 2011.

[35] Biographie de Felipe Llerandi, AFSC, 1940. [Nous traduisons de l'espagnol].

avons, nous les Espagnols, nous avons réussi à résister à ces chutes de neige et à ce froid presque sans vêtements et sans chaussures³⁶.»



Extrait de la biographie d'Encarnación Ríos Guerrero. © Archives de l'AFSC Philadelphie, Albums/Thank You Letters Pre-WWII, Carton 1)

révèlent la quête existentielle de toute une vie, comme nous l'avons montré au sujet de Llanes. Leurs textes sont imprégnés de nostalgie, d'ironie, d'humour noir et de scepticisme. Les Llerandi sont des écrivains cultivés. Ils mêlent l'espagnol et l'anglais, la prose, la poésie et des chants traditionnels prennent appui sur d'autres textes (romans, autobiographies comme *Castillos de Arena* de Felipe, ou le brouillon de roman de Sara). Enfin, ils se prêtent à des exercices d'écriture collective sur un thème commun (« Sarita vue par ses frères et sœurs », dernière section du chapitre qui lui est consacré dans *We came alone*). Du point de vue de l'ingéniosité formelle, l'autobiographie de Julián mérite une attention particulière par son recours massif à l'intertextualité. Les plus grands personnages de la littérature y apparaissent : « quichottesques », « une action quichottesque », « Quasimodo », « Sancho Panza », « le jeu qu'il appelait « Robinson Crusôé³⁸ ». Tous les genres littéraires y sont présents :

« la représentation que je jouais tous les soirs l'exaspérait », « réussites poétiques », « des batailles épiques contre des hordes », « un western », « la romance qui accompagne la découverte de ce qu'est la vie », etc. Comme un poème ou une

Un sens accru de la dignité humaine apparaît également, à travers un discours de la solidarité tout à fait évident chez Felipe :

« Nous aidions tous les réfugiés du Château » ;
« Je suis devenu instituteur et j'ai enseigné à lire et à écrire à beaucoup d'enfants de mon âge qui avaient eu le malheur d'avoir des parents qui ne se préoccupaient pas d'eux³⁷. »

Complexité narrative, parcours familiaux et processus de mémorisation

En 2006, en revanche, le niveau de réflexivité varie de manière frappante d'une fratrie d'écrivains (les Llerandi) à l'autre (les Ríos Guerrero). Les Llerandi expriment leurs questionnements identitaires à travers des constructions narratives élaborées qui

[36] Biographie de Pepita Ríos Guerrero, AFSC, 1940. [Nous traduisons de l'espagnol].

[37] Biographie de Felipe Llerandi, AFSC, 1940. [Nous traduisons de l'espagnol].

[38] « Julián Llerandi », *We came alone, op. cit.*, p. 40, 41, 54, 56. [Nous traduisons de l'espagnol].

chanson, Julián ponctue même son texte d'un refrain répété périodiquement (« Me río por no llorar »)³⁹.

Le recours à ces procédés littéraires inscrit son récit dans un espace intertextuel qui brouille les frontières entre le personnage et la personne, nous ramenant à l'étymologie de ces deux termes. Si la personne est un masque, un personnage de théâtre, derrière la personne réelle, il n'y a que le personnage ; derrière le réel, il n'y a rien que le texte⁴⁰.

À l'inverse, les textes des sœurs Ríos Guerrero en 2006 s'illustrent, à première vue, par leur brièveté et leur simplicité narrative. Ils démontrent l'absence d'un travail similaire de mémoire et de réinvestissement du passé. Le récit d'Encarnación paraît amnésique pour tout ce qui concerne les événements antérieurs à son départ en Amérique. Elle ne donne presque aucune date, aucune indication précise de lieux, ne raconte aucune anecdote. L'oubli semble avoir fait son travail destructeur : « Je ne me souviens pas des moyens de transport », « Je ne me souviens pas d'avoir eu beaucoup faim », « Je ne me souviens pas du nom du point de passage⁴¹ », etc. Dans le cas de Pepita, l'effacement du passé est encore plus radical, puisque son récit commence tout bonnement en 1942, à l'arrivée à New York. Il n'est, absolument rien dit, des années antérieures.

Il semble que le meilleur moyen d'expliquer ces différences est de revenir aux parcours d'exil qui, dans les deux familles, ont produit des dynamiques de mémorisation différentes. Le clan nombreux des Llerandi Segura (neuf frères et sœurs, dont sept survivent à la guerre et au franquisme) parvient à se reformer dès la fin des années 1940 au Venezuela autour de la figure agglomératrice de la mère. La famille reconstituée devient le cadre social dans lequel se construisent les mémoires individuelles. Leurs récits de 2006 démontrent, dans les détails incroyablement précis qu'ils donnent sur leur petite enfance à Llanes (y compris sur les circonstances de leur naissance) qu'ils ont revisité régulièrement leur passé collectif, partageant leurs souvenirs et questionnant leur mère. Ils en ont tiré un sens identitaire fort, ancré à la fois dans leurs origines asturiennes et dans le sentiment d'être, irrémédiablement, des étrangers.

Alors que le clan des Llerandi se retrouve à Caracas, les deux sœurs Ríos Guerrero font leur vie dans des villes différentes. De plus, elles ont perdu tout lien avec leur passé en traversant l'Atlantique : leur père, interné dans un camp français, est déporté à Mauthausen pendant la Seconde Guerre mondiale et y périt ; leur

[39] « Mieux vaut en rire qu'en pleurer. »

[40] Lejeune, *Le pacte...*, *op. cit.*, p. 189 : « Le style est peut-être masque, mais le masque est la personne, son authentique visage, sous lequel il n'y a rien. »

[41] « Encarnación Ríos Guerrero », *We came alone*, *op. cit.*, p. 137. [Nous traduisons de l'anglais].

mère reste en France et décède en 1969, sans que ses deux filles la revoient jamais après 1942. Toute possibilité de transmission de l'histoire familiale, des anecdotes de l'enfance, se trouve donc coupée à la racine. L'oubli s'explique par la disparition des cadres sociaux de mémorisation, ici, la matrice familiale⁴². Mais si le départ vers les États-Unis constitue une rupture totale, c'est aussi la possibilité d'un nouveau départ et d'une nouvelle identité. Du jour de son embarcation sur le Serpa Pinto, le 14 mai 1942, le récit d'Encarnación semble s'extraire miraculeusement de la gangue de l'oubli : les dates et les lieux réapparaissent, les anecdotes abondent, ainsi que le souvenir de ses états d'âme. Certes, elle peut désormais s'appuyer sur un journal intime, commencé précisément le 14 mai 1942. Mais de nombreux événements et impressions sont directement remémorés. De plus, alors que les pages dédiées à la vie en Espagne et en France sont très noires, l'Amérique est d'emblée décrite en termes euphoriques (« J'étais frappée par la beauté de la Statue de la Liberté » ; « Je n'en croyais pas mes yeux » ; « une colonie merveilleuse [...] située dans un beau parc », etc.)⁴³. Le 14 mai 1942 fonctionne comme une rupture non seulement dans son parcours de vie et le récit qu'elle en fait, mais aussi dans son identité sociale. En effet, l'auteur en 2006 n'est plus Encarnación Ríos Guerrero, mais Encarna Ríos Ford depuis qu'elle est « devenue une citoyenne [américaine] à l'automne de 1952⁴⁴. » Dès lors, tout se passe comme si la vie d'Encarnación était devenue floue pour Encarna. Son récit échoue à « totaliser » et à « lisser » sa vie – il produit au contraire un dédoublement. Il ne construit pas une identité de réfugiée, mais d'Américaine pur jus, re-née en traversant l'Atlantique. La volonté d'oublier ou d'occulter le passé européen est encore plus évidente dans l'autobiographie de sa sœur Josefa, si brève que nous nous permettons de la citer intégralement :

De New York, j'ai été placée à Las Vegas, au Nouveau-Mexique. Ce premier placement n'a pas marché pour moi et au bout d'un an j'ai été placée dans une seconde famille, également à Las Vegas. J'avais de bonnes notes à l'école et j'ai pu suivre les cours des Universités de Vassar et de Pomona. J'ai rencontré mon mari alors que j'avais un travail d'été dans une station balnéaire près de Santa Fe appelée The Bishop's Lodge. Nous sommes tous les deux devenus professeurs à Los Alamos, au Nouveau-Mexique, et nous sommes toujours mariés, encore aujourd'hui. Nous avons trois enfants, deux filles, un garçon et cinq petits-enfants⁴⁵.

CONCLUSION

Face à la perte et au potentiel traumatisme de la guerre et de l'exil, plusieurs choix s'offrent à nos auteurs pour raconter leur vie. Ils peuvent, comme c'est le cas

[42] Maurice Halbwachs, *On Collective Memory*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 172.

[43] « Encarnación Ríos Guerrero », *We came alone, op. cit.*, p. 140. [Nous traduisons de l'anglais].

[44] *Ibid.*, p. 137. [Nous traduisons de l'anglais].

[45] « Josefa (Pepa) Ríos Guerrero », *We came alone, op. cit.*, p. 143. [Nous traduisons de l'anglais].

des Llerandi, puiser leur identité dans ces expériences et dans leur reconstruction à l'écrit. Ceci aboutit à des récits complexes et réflexifs, riches en procédés narratifs. Les Ríos Guerrero, en revanche, semblent refouler leurs expériences les plus douloureuses en les remplaçant par des exposés brefs et flous (ou en les taisant purement et simplement). Les bouleversements et les aspects extraordinaires de leurs vies sont normalisés ce qui indique un désir de se fondre dans la masse et de se lancer à corps perdu dans le rêve américain, pourvoyeur d'une nouvelle identité.

Nous avons également cherché à montrer que le contexte de la mémorisation (c'est-à-dire les interactions dans lesquelles elle se produit) joue un rôle crucial dans les histoires qui sont racontées. Tandis que les Llerandi, en tant que groupe familial, ont collectivement retravaillé leurs histoires pour en tirer une identité fondée sur le déracinement, les Ríos Guerrero ont fait du passé table rase et se sont construites de nouvelles identités individuelles. Ce constat nous amène à proposer une première réponse quant à l'existence d'une mémoire commune chez ces enfants espagnols évacués aux États-Unis. La démarche de publier ensemble, dans le contexte actuel de Récupération de la mémoire historique, démontre indéniablement la volonté de créer une communauté de mémoires. Toutefois, les différences de parcours et de mémorisation/reconstruction de ces parcours restent tout à fait significatives, interdisant à ce stade, il nous semble, de parler réellement de « mémoire commune » au sein de ce groupe.